Pasteure Béatrice Cléro-Mazire, prédication pour l'Oratoire du Louvre le 8 novembre 2026.

«Voici l'Homme »

Jean 19,1-11

Alors Pilate prit Jésus et le fit fouetter. Les soldats tressèrent une couronne d'épines qu'ils lui mirent sur la tête, et ils l'habillèrent d'un vêtement de pourpre ; ils venaient à lui en disant : Bonjour, roi des Juifs ! et ils lui donnaient des gifles.
Pilate sortit de nouveau et dit aux Juifs : Je vous l'amène dehors, pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. Jésus sortit donc, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre. Et Pilate leur dit : Voici l'homme !
Lorsque les grands prêtres et les gardes le virent, ils crièrent : Crucifie-le ! Crucifie-le ! Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le ; car moi, je ne trouve pas de motif de condamnation en lui. Les Juifs lui répondirent : Nous, nous avons une loi, et selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.
Quand Pilate entendit cette parole, sa crainte augmenta. Il rentra dans le prétoire et dit à Jésus : D'où es-tu, toi ? Mais Jésus ne lui donna pas de réponse. Pilate lui dit alors : Tu ne me parles pas, à moi ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher comme j'ai le pouvoir de te crucifier ? Jésus répondit : Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui me livre à toi est coupable d'un plus grand péché.
Dès lors, Pilate cherchait à le relâcher. Mais les Juifs crièrent : Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César. Quiconque se fait roi se déclare contre César. Après avoir entendu ces paroles, Pilate amena donc Jésus dehors et s'assit au tribunal, au lieu dit le Pavé – en hébreu Gabbatha. C'était le jour de la Préparation de la Pâque, vers la sixième heure. Il dit aux Juifs : Voici votre roi ! Mais ils s'écrièrent : A mort ! A mort ! Crucifie-le ! Pilate leur dit : Vais-je crucifier votre roi ? Les grands prêtres répondirent : Nous n'avons pas d'autre roi que César. Alors il le leur livra pour qu'il soit crucifié.

Vous qui vivez en toute quiétude
Bien au chaud dans vos maisons,
Vous qui trouvez le soir en rentrant
La table mise et des visages amis,
Considérez si c'est un homme
Que celui qui peine dans la boue,
Qui ne connaît pas de repos,
Qui se bat pour un quignon de pain,
Qui meurt pour un oui pour un non.
Considérez si c'est une femme
Que celle qui a perdu son nom et ses cheveux
Et jusqu'à la force de se souvenir,
Les yeux vides et le sein froid
Comme une grenouille en hiver.
N'oubliez pas que cela fut,
Non, ne l'oubliez pas :
Gravez ces mots dans votre cœur.
Pensez-y chez vous, dans la rue,
En vous couchant, en vous levant ;
Répétez-les à vos enfants.
Ou que votre maison s'écroule,
Que la maladie vous accable,
Que vos enfants se détournent de vous.

Ce poème intitulé Shemà, « écoute en hébreu », a été écrit le 10 janvier 1946 par Primo Levi en référence au Shema Israël. Il ouvre son livre intitulé : Si c'est un homme.
Dans cette oeuvre, Primo Levi raconte, sans émotion excessive, la déportation qu'il a vécu et c'est ce ton factuel qui retient le lecteur et le plonge dans l'incroyable normalisation de l'horreur, de l'arbitraire, de l'inhumanité. De l'innocence à la déportation, de l'incrédulité devant les événements aux coups qui pleuvent subitement sans raison, des préparatifs d'un voyage sans destination connue, jusqu'à l'extermination des femmes, des enfants et des vieillards ; Primo Levi raconte et le récit traverse le lecteur jusqu'à lui glacer les os.
À partir de quand commence-t-on à être humain et quand cesse-t-on de l'être ?

Des couloirs de la mort des Etats Unis, aux méga-prisons du Salavador où les détenus passent 23h30 à 80 dans une pièce sans aucun aménagement pour le repos de leur corps, en passant par les prisons insalubres et surpeuplées de notre pays des droits de l'homme, on peut se demander, sans comparaison hâtive, mais avec conséquence, si celles et ceux qui sont ainsi traités comme une masse, sont encore considérés comme des humains. Et si celles et ceux qui décident de leur sort le sont encore aussi.

« Voici l'Homme ! » que veut dire cette parole dans la bouche de Ponce Pilate ? Qu'est-il en train de présenter quand il expose ce prisonnier déjà soumis sans raison à la torture, déjà humilié et pourtant innocent ? Pilate avoue qu'il ne voit pas de quoi il pourrait accuser Jésus.
Ecce Homo, voici l'homme.
La présentation réduit Jésus à un objet. Il ne décide de rien, il n'est pas libre, il est torturé, raillé, réduit à être le jouet de la méchanceté humaine.
Les philosophes des Lumières ont cherché à répondre à cette question : qu'est-ce que l'Homme ?
Pour mettre l'humain au centre d'un système de pensée, où un Dieu lointain et despotique ne servirait plus d'alibi à l'inhumanité des bûchers, ils ont voulu répondre à cette question par l'action de la raison, luttant ainsi contre un obscurantisme institué qui cherchait, avec le soutien de l'Église, à maintenir les peuples dans l'ignorance et la soumission.

Ainsi Voltaire dénonce-t-il la mauvaise bonne conscience des États dits civilisés qui ont recours à la torture en montrant la perversité et la fascination dont elle relève. Il ajoute une entrée du mot Torture à son Dictionnaire Philosophique en 1769 et écrit : *Le grave magistrat qui a acheté pour quelque argent le droit de faire ces expériences sur son prochain, va conter à dîner à sa femme ce qui s'est passé le matin. La première fois, Madame en a été révoltée, à la seconde elle y a pris goût, parce qu'après tout les femmes sont curieuses : et ensuite la première chose qu'elle lui dit lorsqu'il rentre en robe chez lui : « Mon petit coeur, n'avez-vous fait donner aujourd'hui la question à personne ? »*
Dans cette description, d'une scène ordinaire de la vie quotidienne, il retourne le système de valeurs alors en vigueur et fait de ce couple d'honnêtes gens bien installés, les véritables coupables du point de vue de la simple humanité. Le plaisir de faire mal à autrui retire son humanité au tortionnaire avant même qu'il ait eu le temps de l'ôter à sa victime.

Et un peu plus loin Voltaire dit son admiration pour une femme de pouvoir : l'impératrice Catherine II de Russie en ces termes : « *Une impératrice vient de donner à ce vaste État des lois qui auraient fait honneur à Minos, à Numa et à Solon, s'ils avaient eu assez d'esprit pour les inventer. La plus remarquable est la tolérance universelle, la seconde est l'abolition de la torture. La justice et l'humanité ont conduit sa plume ; elle a tout réformé. Malheur à une nation qui étant depuis longtemps civilisée, est encore conduite par d'anciens usages atroces ! ».*

Alors, qu'est-ce que l'Homme ? Le « presque Dieu » qui a droit de vie ou de mort sur un autre ? Les tortionnaires qui jouent à faire mal au corps de la même chair qu'eux ? Les grands prêtres, qui crient : « crucifie-le ! » ? Les tenants de la loi religieuse, qui se servent de l'autorité de Dieu pour tuer son fils ? Ou bien est-ce véritablement cet homme sans droit, sans pouvoir, sans révolte qui se laisse présenter comme une bête de foire, sans plaider sa cause ?

Le lecteur de la Bible dira que l'homme, c'est le glaiseux de la Génèse, modelé par la parole divine et qui, ayant trouvé son vis-à-vis dans la vivante Ève, doit sortir du jardin où tout est donné, pour entrer dans l'histoire où tout est à faire. Une humanité déniaisée, en quelque sorte, contrainte à sortir de l'innocence et de l'ignorance pour devenir réellement libre et du même coup responsable de sa vie. Une humanité rattrapée par le réel qui la détermine dans l'espace et le temps et lui rappelle son imperfection et sa finitude.

Voici l'Humanité, le mythe de son origine a offert aux penseurs, la tentation d'une philosophie naturelle, dans laquelle un homme innocent de tout vice aurait vécu une naïveté primordiale avant que les civilisations, la propriété privée ou les dogmes hypocrites ne viennent vicier son esprit. J-J Rousseau écrit sur une supposée période de socialisation pacifique des humains en communautés primitives, dans son *Discours sur les origines et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, en 1755 : *« Ainsi, quoique les hommes fussent moins endurants, et que la piété naturelle eût déjà souffert quelque altération, cette période du développement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif et la pétulante activité de notre amour-propre, dut être l'époque la plus heureuse et la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état était le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, et qu'il n'en dû sortir que par quelque funeste hasard qui, pour l'utilité commune, eût dû ne jamais arriver. »*

Derrière une telle période mythique, il y a, à l'époque de Rousseau, l'observation du fameux « *bon sauvage* » vivant dans un supposé état de nature. Mais le récit humaniste selon lequel, les appétits individualistes des humains auraient ruiné le bel équilibre d'une cohésion sociale primitive ne tient pas et l'archéologie nous a appris depuis, que les guerres avaient lieu aussi à l'époque néolithique et sans doute avant.

L'homme primordial, créé à l'image de Dieu n'existe pas plus que cette fiction de l'image de Dieu. Personne ne possède l'image en question et nous n'avons que la vision d'une humanité souvent malheureuse par ses propres agissements et ses propres errances. Voltaire, raillant Rousseau écrit sur ces supposées images de Dieu que seraient les humains :

« Entre les hommes à pur instinct et les hommes de génie, flotte ce nombre immense occupé uniquement de subsister. Cette subsistance coûte des peines si prodigieuses qu'il faut souvent , dans le nord de l'Amérique, qu'une image de Dieu coure cinq ou six lieues pour avoir à dîner, et que chez nous l'image de Dieu arrose la terre de ses sueurs toute l'année pour avoir du pain. Ajoutez à ce pain ou à l'équivalent une hutte et un méchant habit ; voilà l'homme tel qu'il est en général d'un bout de l'univers à l'autre. Et ce n'est que dans une multitude de siècles qu'il a pu arriver à ce haut degré. » (Questions sur l'Encyclopédie, article Homme, 1771)

Alors, où est l'homme dans cet Ecce Homo théâtral de l'Évangile de Jean, où le costume de roi vient achever la mascarade de justice ?

Sans doute est-il dans l'effort même de mettre en récit le conflit qui agite notre humanité en quête d'autonomie depuis la nuit des temps. Sans doute est-il dans la contradiction entre la connaissance du bien qu'il faudrait faire et le mal que l'on commet quand même, comme ce procurateur romain, pris entre sa conscience qui lui indique qu'il ne peut décemment pas crucifier un innocent et sa lâcheté qui le pousse à le faire quand même par peur de déplaire à l'Empereur. Sans doute l'humanité n'est-elle que ce jeu de contraires dans lesquelles on n'avance qu'à la force de l'auto-détermination et du courage, quand par bonheur on prend la voie du bien et qu'on quitte la rumeur informe de la foule.

Le Jésus de Jean est un Jésus livresque, présenté comme un personnage né du Verbe divin et qui accomplit l'Écriture, il est à la fois le S*erviteur Souffrant* d'Esaïe, qui endosse seul le mal que tous commettent et le *Verbe Créateur* de la Génèse, qui distingue et sépare pour mettre fin au chaos dans lequel, nous sommes toutes et tous pris si nous ne faisons pas l'effort de réfléchir à nos vies. Dans son Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, en 1795. Après le tournant de la terreur qui suivit la Révolution Française, Condorcet chante les louanges de l'effet de l'imprimerie et du livre sur l'humanité. Il écrit : *En vain l'un ou l'autre despotisme aurait-il envahi toutes les écoles. En vain aurait-il, par des institutions sévères, invariablement fixé de quelles erreurs il prescrivait d'infester les esprits, de quelles vérités il ordonnait de les préserver (…) l'imprimerie peut encore répandre une lumière indépendante et pure. Cette instruction, que chaque homme peut recevoir par les livres dans le silence et la solitude, ne peut être universellement corrompue. (…) Aussi verrons-nous la raison triompher de la violence comme de la ruse ; braver les bûchers et résister à la séduction.*

Voici l'homme. Dans le prétoire que décrit Jean dans son livre, l'humanité est relu par l'esprit humain dans ses différentes facettes : celle qui, se sachant faible se sert de la transcendance d'un Dieu bien utile pour soumettre l'autre, celle qui, se sachant responsable, fuit dans la voie du péché le plus vieux du monde qui vise à dire : « ce n'est pas moi, ce sont les autres qui ont voulu », et enfin celle qui se sait faible et pourtant responsable et qui ne renie rien de la vérité qui l'anime mais révèle la vacuité des fausses autorités.

C'est cette humanité, autrice de son propre chemin fragile que le Christ nous révèle.

Voici l'homme. Dans sa vérité.

AMEN